



Contact in the Sixteenth Century. Networks among Fishers, Foragers and Farmers

Brad Loewen et Claude Chapdelaine (dir.), *Mercury Series Archaeology Paper 176. Canadian Museum of History and University of Ottawa Press, Gatineau et Ottawa, 2016, 296 p.*

CET OUVRAGE COLLECTIF origine d'une session organisée par Brad Loewen et Claude Chapdelaine lors de la conférence annuelle de la Society for Historical Archaeology de janvier 2014, à Québec. L'objectif principal de cette rencontre était de renouveler l'intérêt des chercheurs envers cette énigmatique période du passé humain récent du nord-est de l'Amérique du Nord. Elle réunissait dix-huit spécialistes de la préhistoire et de l'archéologie historique couvrant une bonne partie de cette région. Le fruit de cette rencontre comprend douze articles qui forment autant de chapitres de ce volume de près de 300 pages.

D'habitude ce genre de livre n'est pas fait pour être nécessairement lu dans l'ordre des articles présentés, en commençant par le début jusqu'à la fin. Dans ce cas-ci, je recommande toutefois au lecteur intéressé, s'il veut en retirer tout le bénéfice, de procéder systématiquement de cette façon. Comme commentateur, c'est la démarche que j'ai dû adopter, et les heures, les jours même, ont été remplis d'un enrichissement considérable de ma connaissance de cette période de notre histoire demeurée opaque, souvent réduite à des simplifications fondées sur la geste de quelques explorateurs européens qui se sont aventurés dans le golfe Saint-Laurent et l'aval du bassin hydrographique des Grands Lacs. En effet, le livre est divisé en trois parties qui intègrent les douze contributions

présentées en un narratif qui va de l'est vers l'ouest, de l'Atlantique ou golfe Saint-Laurent jusqu'aux Grands Lacs, en passant par les réseaux fluviaux. Cette progression vers l'intérieur du continent est tout à fait en accord avec le titre et le sous-titre du livre, *Contact in the Sixteenth Century. Networks among Fishers, Foragers and Farmers*, qui nous annoncent une approche dynamique à la question de la rencontre entre les Européens et les peuples autochtones.

Cela dit, je vais formuler mes commentaires en deux parties : d'abord une revue de chacun des articles, selon l'ordre occupé dans le volume ; et ensuite mes commentaires généraux sur l'ensemble.

* * *

Dans le chapitre 1, Rankin et Crompton partent du point de vue que le sud du Labrador et le détroit de Belle-Isle ont constitué un carrefour favorisant la venue et la rencontre de différents groupes humains, pour démontrer que cette série d'occupations saisonnières a donné lieu à une région instable composée de territoires superposés. Ainsi les auteures construisent une séquence de ces rencontres en quatre temps qui va de la deuxième demie du XVI^e siècle jusqu'au traité de Paris en 1763 : les rencontres les plus anciennes avec l'arrivée des Thuléens dans le nord du Labrador dans la deuxième demie du XVI^e siècle et leurs contacts souvent violents avec les pêcheurs basques et bretons au début du XVI^e ; les rencontres anciennes marquées par la progression des Inuits le long de la côte du Labrador et leur présence dans le détroit de Belle-Isle vers la fin du XVI^e siècle, caractérisées par du matériel retrouvé sur des sites désertés par les Européens, une source de conflits entre les deux groupes ; des rencontres soutenues, après le départ des Basques au XVII^e siècle, marquées par la présence continue de matériel européen sur les sites inuits et l'utilisation d'embarcations européennes par les

Inuits ; des rencontres régulières, à partir du début du XVIII^e siècle, avec les concessions accordées par les autorités françaises au Labrador, le site du poste de traite de Pierre Constantin et la présence en quantité de matériel européen sur certains sites autochtones. Cette séquence, appuyée sur de solides données historiques et archéologiques, est très convaincante. On y perçoit clairement les relations tendues, parfois empreintes de violence, entre les groupes en présence, et surtout l'intégration graduelle de la culture matérielle européenne par les Inuits, à partir de quelques pièces de fer probablement d'origine norroise au XV^e siècle, jusqu'aux perles de verre, pipes de terre cuite et contenants en grès normand au XVIII^e siècle.

Les auteurs du chapitre 2, Sergio Escribano-Ruiz et Sarai Barreiro Argüelles, procèdent à une excellente revue de la céramique mise au jour sur le site de Red Bay, revue qui vient nuancer et préciser les recherches déjà effectuées sur le même sujet par Virginia Myles et Gérard Gusset. Ils y élaborent une classification comprenant une douzaine de types répartis en trois grands groupes : six types de terres cuites communes, deux types de grès grossiers et quatre types de faïences ou majoliques. Cette revue leur permet de déterminer que les six types de terres cuites communes proviennent de sources ibériques, contrairement à Gusset qui avait indiqué des provenances françaises pour quatre de ces types. Ils proposent aussi que les provenances ibériques avancées par Myles devraient être raffinées. Ils en concluent donc à une prédominance espagnole parmi les baleiniers. L'article comprend aussi une dimension comparative incluant sept sites, qui nous fait bien comprendre la nature et l'étendue de la présence des Basques pendant près de deux siècles dans le golfe et l'estuaire du Saint-Laurent. Cependant, à ce propos, je me suis d'abord sérieusement questionné sur l'inclusion du site de Pabos dans cette liste, assez pour retourner à la thèse de

Pierre Nadon qui se rapporte à ce site. En fait, Nadon (2004 : 17), citant Nicolas Denys, admet une présence sporadique possible des Basques à Pabos au xvii^e siècle, mais il avance dans le même paragraphe que rien n'indique qu'ils aient utilisé les facilités offertes par l'endroit. Ce n'est donc qu'après une relecture attentive de l'article que j'ai compris que les auteurs, loin de faire de Pabos un site basque, le considéraient plutôt comme un lieu de pêche français colonial se trouvant encore dans la sphère d'influence basque en ces deuxième et troisième quarts du xviii^e siècle. L'hypothèse est certes très intéressante et mérite d'être étudiée plus en profondeur, tant du point de vue documentaire (origine des engagés, relations commerciales avec les Basques, etc.) que du point de vue de la démarche archéologique pour récupérer cet assemblage céramique.

Intitulé « Des énigmes entrelacées : les Basques et les Iroquoiens du Saint-Laurent au xvi^e siècle » (je traduis), le chapitre 3 constitue un essai hardi, dans lequel Brad Loewen tente de lever l'espèce de brouillard qui recouvre l'histoire de cette période. Pour ce faire, il utilise une démarche fondée à la fois sur les documents d'archives, la linguistique et la tradition orale. Il en ressort plusieurs hypothèses et conclusions qui remettent en perspective certains faits historiques ou suggèrent de nouvelles avenues de recherche. Ainsi, sans être linguiste, j'ai apprécié sa discussion sur l'ethnonyme *irokhoa* et l'intéressante hypothèse qui en découle, à savoir qu'il s'agirait là, en fin de compte, de l'énoncé d'un partenariat privilégié entre les Basques et les Iroquois. Par contre, j'ai été surpris que Loewen ne discute pas plus en profondeur l'ethnonyme *May-Quay*, de la tradition orale abénaquise rapportée par Joseph Nicolas, qu'il attribue à un groupe iroquoien. En effet, il existe actuellement au Québec un groupe d'autochtones de la région de Trois-Rivières, désignés par l'ethnonyme *Maguas*, qui revendiquent leur origine algonquienne (Hubert et Savard 2006),

et une discussion sur ce sujet aurait sans doute pu supporter une hypothèse avancée plus loin dans cet article, proposant que des petits groupes se seraient assimilés aux Algonquiens après la dispersion. Un des aspects importants de ce texte est la démonstration que la majorité des pêcheurs venus dans le détroit de Belle-Isle, de 1543 à 1579, étaient des Basques d'Espagne. S'appuyant sur cette présence continue et intense, Loewen suppose une stratégie d'alliance entre les pêcheurs basques et les Iroquoiens du Saint-Laurent : « The Basque whalers in the Strait and their "privileged partnership" with the Saint Lawrence Iroquoiens appear as twin instruments in the Spanish strategy for control over the Northeast from 1543. » (p. 65) L'existence d'une telle stratégie d'alliance est bien possible, mais le fait qu'elle ait pu être générée par l'État espagnol demande une discussion plus en profondeur. Surtout que, dans les autres régions du sud de l'Amérique du Nord qu'ils ont explorées et tenté de coloniser à la même époque, c'est avec leurs chiens de guerre et leur cavalerie armée de pied en cap, que les conquistadors se sont introduits dans les communautés autochtones, les traitant avec une cruauté extrême (Sallmann 2016), ce qui ne semble pas avoir été tout à fait le cas dans le détroit de Belle-Isle.

Le chapitre 4, de Vincent Delmas, qui clôt la première partie du volume sur le golfe Saint-Laurent, porte sur les perles de verre et les routes commerciales. Ses objectifs principaux sont : raffiner la typologie des perles de verre au xvi^e siècle, les relations des Basques et des Français avec les autochtones et les routes commerciales possibles vers le bas des Grands Lacs. La méthodologie utilisée comprend la classification de Kidd et Kidd, la séquence définie en quatre périodes distinctes de 1580 à 1670 par Kenyon et Kenyon et l'utilisation pour fin de comparaison de deux collections européennes. Dans sa revue des assemblages de perles de verre, Delmas procède systématiquement à partir des sites basques du nord

du golfe, en passant par les sépultures de l'Acadie jusqu'aux sites du xvii^e siècle de la vallée du Saint-Laurent, pour ensuite les comparer aux assemblages d'une épave de Croatie (1580) et d'un site parisien (1595-1610). Cette démarche permet à l'auteur d'arriver à cinq conclusions que je résume succinctement. D'abord, les sites du golfe et même de l'estuaire du Saint-Laurent démontrent la présence de perles de verre associées à la période d'avant les années 1560-1580, mais en trop petite quantité pour suggérer une route vers l'intérieur. À ce point de vue, les sites de Red Bay et de Petit-Mécatina occupés par les Basques espagnols, avec leur petit nombre de perles datant du xvi^e siècle, ne se qualifient pas comme endroits de transit vers les Grands Lacs. Par contre, les sites d'Acadie, dont le contenu en perles de verre révèle une origine française, auraient bien pu être le point de départ d'une route commerciale vers la vallée du Saint-Laurent et les Grands Lacs. Aussi deux variétés de perles pourraient servir d'indicateurs de possibles relations des Basques avec les Iroquoiens du Saint-Laurent. Enfin, d'autres variétés de perles suggèrent l'existence d'autres voies d'approvisionnement vers les Iroquois. Ces conclusions, même si elles ne répondent que partiellement aux objectifs que s'était fixés l'auteur, ont quand même le mérite de poser des questions bien appuyées sur les assemblages archéologiques et d'orienter ainsi les recherches futures sur le xvi^e siècle.

La deuxième partie de l'ouvrage commence avec le chapitre 5, un article écrit par Michel Plourde, qui porte sur les relations entre les Iroquoiens du Saint-Laurent et les Européens dans l'estuaire, entre 1500 et 1650. Plourde y divise le territoire étudié en trois secteurs : l'embouchure du Saguenay de Tadoussac aux Escoumins, la côte sud du Saint-Laurent et la région Saguenay-Lac-Saint-Jean. Comme les auteurs précédents, Plourde utilise les perles de verre comme marqueurs temporels et culturels, mais il garde toujours en vue les contextes

d'ensemble des sites archéologiques, surtout en rapport avec les modes de subsistance des Basques et des Iroquoiens du Saint-Laurent. La discussion de ces données l'amène à avancer que les Iroquoiens du Saint-Laurent seraient disparus de l'embouchure du Saguenay avant 1580, avant que les Basques commencent à y faire la traite, ouvrant ainsi la porte d'une route commerciale vers l'ouest. Le fait que les perles de verre s'y trouvent en petite quantité au *xvi^e* siècle pourrait aussi être perçu comme la preuve du peu de contacts entre les deux groupes, occupés chacun par leurs propres activités de subsistance et de commerce, chasseurs de phoque iroquoiens et chasseurs de baleines basques. À cela pourrait s'ajouter le fait que, les perles de verre étant considérées comme du mobilier funéraire, il serait normal de ne pas en retrouver à l'embouchure du Saguenay, puisque les sites amérindiens fouillés à ce jour sont reliés plutôt à l'exploitation du phoque. Pour trouver réponse à ce questionnement, l'auteur recommande d'effectuer des fouilles plus poussées sur deux sites à fort potentiel, soit Tadoussac et Les Escoumins.

Dans le chapitre 6, Claude Chapdelaine confronte et tente de concilier les données historiques et archéologiques sur les Iroquoiens du Saint-Laurent dans leur rapport avec les Européens. Il en ressort une vue d'ensemble cohérente de la suite des événements qui ont marqué l'histoire du *xvi^e* siècle dans cette portion du fleuve où ces Amérindiens avaient commencé à former un ensemble de plusieurs nations apparentées. En accord avec les autres auteurs, Chapdelaine avance que peu d'Européens ont circulé sur le Saint-Laurent avant la venue de Cartier. Par la suite, durant la courte période de 1534 à 1543, des biens européens auraient été obtenus par les autochtones, mais auraient peu circulé, considérés comme du mobilier funéraire ou peut-être perçus comme ayant un pouvoir maléfique. En fait, c'est cette période

obscur s'étalant de 1543 à 1580 qui s'avérerait un intervalle charnière. Les relations négatives entre les Français et les Stadaconiens seraient à l'origine d'un blocus de l'amont du fleuve instauré par les Autochtones à partir de Québec. Ce blocus aurait eu comme effets principaux immédiats l'intensification de la traite de Tadoussac, l'utilisation de l'ancienne route commerciale du Nord via le Saguenay et l'intérieur des terres et, ultimement, en 1580, la dispersion des Iroquoiens du Saint-Laurent liée à une croissance rapide du commerce des fourrures dans la région. Cette dissolution serait le résultat d'un effet domino qui aurait pris naissance au début du *xvi^e* siècle dans le comté de Jefferson, État de New York, et aurait rejoint Stadaconé en 1580, dispersant les Iroquoiens du Saint-Laurent, dont seuls de petits groupes seraient demeurés dans la région. En fin de compte, constatant que la plupart des villages des Iroquoiens du Saint-Laurent ne contiennent pas de matériel européen, Chapdelaine avance que l'hypothèse du rôle d'intermédiaires dans le commerce des fourrures joué par ces Autochtones n'est pas supportée par les données archéologiques, mais que la possibilité demeure qu'elle soit démontrée par des recherches futures.

La fameuse Route du Nord, mentionnée par de nombreux auteurs, fait l'objet d'une première synthèse à la fois ethnohistorique et archéologique par Moreau, Guindon et Langevin, dans le chapitre 7. Elle peut être définie simplement comme « une route reliant l'estuaire du Saint-Laurent à la Huronie à travers la région boréale », mais il s'agit dans les faits d'un réseau complexe de routes utilisant la myriade de lacs et de rivières du Bouclier canadien. Les biens transportés sur cette route circulaient à partir de deux portes d'entrée, l'une située à l'ouest en Huronie et l'autre à l'est, à Tadoussac, à l'embouchure du Saguenay. C'est ainsi que l'on retrouve de la poterie du Sylvicole supérieur provenant des Grands Lacs sur quatre-vingt-huit des

cent quarante-trois sites, identifiés sur la portion québécoise du Bouclier canadien, partout sauf dans le Bas-Saguenay. Tandis que, à partir de la porte est, de la poterie des Iroquoiens du Saint-Laurent pénètre dans le Bas et le Moyen-Saguenay. Après la dispersion de ces derniers, les Kakouchackas, une ethnie algonquienne du lac Saint-Jean qui jouait le rôle d'intermédiaire avec les autochtones plus à l'intérieur, vont pratiquer la traite des fourrures. C'est ainsi que l'on trouve des perles de verre anciennes d'avant 1600, donc d'avant la construction de postes de traite, sur les sites de Chicoutimi, Métabetchouan et Pointe-Lavertu. En ce qui concerne, la découverte de poterie des Iroquoiens du Saint-Laurent et l'absence de poterie huronne en aval de Chicoutimi, il faut souligner que la poterie des Iroquoiens du Saint-Laurent est accompagnée de matériel lithique et surtout de restes fauniques compatibles avec un régime alimentaire de gens fréquentant le fjord. On peut donc penser qu'il y a eu à un moment donné une présence effective des Iroquoiens du Saint-Laurent, du moins que ces derniers auraient pu y faire des incursions pour chasser le loup-marin.

Le chapitre 8, qui est de William Fox et Jean-Luc Pilon, porte sur la région de la rivière des Outaouais et du Haut-Saint-Laurent. Il est divisé en trois sections. La première porte sur les découvertes de matériel européen sur des sites de sépultures iroquoiennes de l'Ontario au *xvi^e* siècle : des couteaux et grosses têtes de haches présumés d'origine basque, accompagnés de perles de verre typiques de la période 1580-1600 et de métal cuivreux dont l'origine européenne a été démontrée par des analyses par activation neutronique. À ces découvertes s'ajoutent celles d'une alène en fer et d'une petite hache probablement d'origine basque datées d'environ 1525-1550 sur le site McKeown ainsi que d'un étui à aiguilles en os daté d'environ 1479-1521 sur le site Roebuck. La deuxième section de l'article porte sur les sites

algonquiens du xvii^e siècle dont il est nécessaire de connaître le contenu et la distribution pour identifier les sites algonquiens plus anciens. De cette section, je retiens le site du cimetière du lac Baptiste, qui illustre bien les sites de cette période par le matériel qu'on y a mis au jour : des pipes à effigie en pierre calcaire, des pipes vasiformes en stéatite, des pipes en céramique ainsi que des artefacts bien conservés en écorce, en bois et en andouiller. À cette liste, s'ajoutent de la poterie huronne et du matériel européen du début du xvii^e siècle. Ce site tire toute son importance du fait qu'il se trouve sur la route stratégique vers la Huronie via la rivière Madawaska. Dans la troisième section, les auteurs soulignent la difficulté à identifier des sites algonquiens du xvi^e siècle renfermant du matériel européen. Le seul site identifié à ce jour est le site de campement de Highland Lake où l'on a mis au jour une perle verre bleue et de la poterie huronne du début du xvi^e siècle. Dans la discussion générale, deux faits ont aussi retenu mon attention : l'existence d'un groupe d'Iroquoiens du Saint-Laurent durant la dispersion, dans la région de Luskville sur la rivière des Outaouais, et la mention que les Iroquoiens du Saint-Laurent ne furent pas les seuls à être dispersés, mais que les gens de la Monongahela subirent le même sort quelques décennies plus tard, suivis au siècle suivant par les bandes algonquiennes, onontchataronon et kichésipirini.

Avec le chapitre 9 par Peter Ramsden, nous abordons la troisième partie du volume portant sur la région du bas des Grands Lacs. L'auteur concentre son propos à l'est du lac Simco sur le système des lacs Kawartha qui se déverse dans la rivière Trent et se poursuit jusque dans la portion est du lac Ontario. Son objectif principal est de démontrer le rôle joué par les Iroquoiens du Saint-Laurent dans l'histoire des Hurons-Wendat de cette région. Pour ce faire, il concentre son attention sur le lac Balsam dont il schématise l'histoire culturelle en trois

partie : 1) une région peuplée par deux villages à la fin du xv^e siècle par des Hurons-Wendats typiques venus de l'aval de la rivière Trent ; 2) une deuxième immigration par des Hurons venus de la région de Toronto qui se caractérise par une augmentation drastique du nombre de villes et de la population ainsi que par l'apparition d'une poterie et de pipes stylistiquement distinctes, la présence d'une quantité importante de céramique des Iroquoiens du Saint-Laurent et des objets européens en métal, surtout des retailles de cuivre, obtenus probablement par des échanges, donc des contacts indirects ; 3) finalement l'abandon de la région par les Hurons-Wendats avant la fin du xvi^e siècle, un épisode corroboré par Champlain et par une tradition orale rapportant que les Arendahoronons auraient émigré en Huronie vers 1590. L'analyse des trouvailles effectuées sur ces sites par Ramsden démontre une interaction certaine entre les Hurons-Wendat du lac Balsam et les Iroquoiens du Saint-Laurent. Elle lui permet aussi de spéculer sur la nature même de ces relations et de proposer une avenue de recherche fondée sur une échelle beaucoup plus réduite, celle de secteurs de village ou même de maisonnées, pour explorer plus en profondeur cette question.

Le chapitre 10 (R.F. Williamson, M. Burchell, W.A. Fox et S. Grant) a comme sujet les systèmes d'échange des Wendats ancestraux de la rive nord du lac Ontario au xv^e siècle et au début du xvi^e, avant leur migration plus au nord. Jusqu'à la menace présentée par les relations hostiles des Sénécas à leur égard dans la deuxième demie du xvi^e siècle, les Wendats auraient favorisé la route du nord du lac Ontario pour l'acquisition de commodités auprès des Algonquiens de l'Est (Onontchataronons) et des Iroquoiens du Saint-Laurent. C'est ainsi qu'ils auraient pu obtenir des objets et matériaux, dont certains provenant du golfe Saint-Laurent comme le métal européen et l'ivoire de morse, leur

parvenaient par un trajet dont l'usage fut interrompu à cause du danger qu'il présentait. Sur le site wendat Mantle, qui date du début du xvi^e siècle, on a mis au jour un objet en fer qui pourrait être d'origine basque et qui avait été volontairement enfoui dans une fosse. Sur ce même site on a aussi trouvé quatre perles en cuivre européen. Un site wendat contemporain, McKeown, près de Prescott, a révélé une alène en fer. À ce matériel européen s'ajoute un matériau faisant partie de la traite autochtone, la stéatite. Par exemple sur le site Picard, une occupation wendate de la première demie du xvi^e siècle, on a mis au jour deux douzaines de pipes de stéatite sur lesquelles des analyses compositionnelles ont révélé qu'elles pourraient provenir du nord du comté de Jefferson, dans l'État de New York. Aussi, certains objets et matériaux pouvaient provenir de régions plus lointaines, comme ces perles discoïdales en coquillage marin venant de la baie de Chesapeake via la Susquehanna, ou encore ce pendentif en ivoire de morse parvenant probablement du golfe Saint-Laurent. Les auteurs concluent que « these data suggest a long history of east-west interaction » et que les artefacts européens auraient été diffusés dans la région au début du xvi^e siècle par les mêmes routes que les artefacts d'ivoire et de stéatite un siècle plus tôt.

Martin Cooper examine dans le chapitre 11 le système de traite chez les Neutres, qui formaient au début du xvii^e siècle une confédération peu définie de huit ou neuf nations, une population estimée entre 20 000 et 35 000 personnes. En ce qui concerne la traite, l'auteur distingue deux périodes : ancienne, de 1500 à 1580, et tardive, de 1580 à 1610, c'est-à-dire jusqu'à la présence effective d'Européens en Ontario. La période ancienne, donc la majeure partie du xvi^e siècle est caractérisée par des réseaux commerciaux autochtones où les Neutres vont échanger leurs propres produits contre des objets ou matériaux en coquillage marins, cuivre natif et chert

exotique, parmi lesquels se trouvent quelques très rares perles européennes, une en cuivre européen et deux en verre, l'une de type Nova Cadiz et l'autre étoilée. Quant à la période tardive (1580-1610), l'auteur y décèle un influx d'objets européens (perles de verre, haches en fer, chaudrons de cuivre à bande de fer) qui proviendraient de la présence basque dans le golfe et l'estuaire du Saint-Laurent. La plupart de ces objets retrouvés non modifiés dans des cimetières étaient acquis d'intermédiaires autochtones pour servir de mobilier funéraire.

Le chapitre 12, qui est de Brad Loewen, est en fait une revue des articles contenus dans ce volume, mais à partir de la découverte significative de perles de verre qui, on l'a vu, sont des marqueurs temporels et culturels d'une grande importance au xvi^e siècle. Loewen y propose la constitution d'une collection de référence pour les perles de verre trouvées dans des contextes du xvi^e siècle rapportés par les différents auteurs, de façon à revoir les classifications et séquences temporelles encore en usage sur lesquelles on continue à s'appuyer depuis le milieu des années 1990. Le nombre de perles notées dans le présent ouvrage est de 742 et elles proviennent de 23 collections. Après avoir fait une liste des perles les plus susceptibles d'appartenir au xvi^e siècle, Loewen procède à la constitution d'une classification divisant cet ensemble en seize types. Déjà, cette mise en ordre lui permet de distinguer des préférences entre les contextes iroquoiens et algonquiens : le rouge et le noir pour les premiers ; le bleu et le blanc pour les seconds. Il note aussi des préférences individuelles à partir de contextes d'inhumations : femmes adultes associées à un plus petit nombre de perles ; adultes associés au rouge ; enfants au blanc et bleu. Vu l'absence de perles sur les sites inuits du Labrador et leur petite quantité sur les sites basques, Loewen souligne que leur abondance sur un site micmac doit être reliée aux sites iroquoiens de

l'Ontario et que la traite des fourrures aurait débuté non pas à Tadoussac mais en Acadie vers 1559-1565. Quant à Tadoussac, il ne serait devenu un endroit important pour la traite des fourrures qu'à partir de 1581. Les Iroquoiens du Saint-Laurent auraient cédé la place aux Algonquiens quelque part entre 1580 et 1600. Suivent des sections plus spécifiques sur les réseaux d'approvisionnement (Paris et le Pays basque), les perles de la traite d'Acadie et de celle de Tadoussac, les perles de faïence et les perles de style espagnol. L'article se termine par la recommandation suivante : « En associant les types de perles et leur distribution à des groupes particuliers, à la fois européen et autochtones, nous acquérons une vue plus détaillée du paysage culturel dans le Nord-Est » (je traduis).

* * *

Brad Loewen terminait son introduction à cet ouvrage collectif en parlant des énigmes posées par le xvi^e siècle dans le Nord-Est de l'Amérique du Nord. Le terme « énigme » réfère à quelque chose de mystérieux, de secret, à des questions non résolues auxquelles on ne pourra peut-être jamais apporter de réponses claires. C'est aussi avec cette idée en tête que j'ai moi-même publié, dans *Les Cahiers des Dix*, un essai sur ce sujet dans lequel je tentais de lever un coin du voile recouvrant cette obscurité en démontrant que cette période charnière du xvi^e siècle, au-delà des faits plus ou moins dispersés acquis par les chercheurs, possédait sa propre histoire dont on pouvait faire un premier récit (Moussette 2005). Après la lecture du présent ouvrage, je ne peux pas dire « mission accomplie », mais ce rassemblement des connaissances de première main, acquises par ce groupe sélect d'archéologues spécialistes de la période étudiée, constitue un immense pas en avant.

Ainsi, le xvi^e siècle a perdu une bonne partie de son côté énigmatique, tant au point de vue des hypothèses

avancées, dont les bases se font de plus en plus solides, que des approches méthodologiques dont le raffinement se fait de plus en plus grand. Par exemple, les types de relations entre autochtones et Européens – directes ou indirectes, hostiles ou amicales – sont bien définies et nous aident à comprendre la nature du contact. Il en est de même du rôle des intermédiaires, en particulier les Algonquiens du Lac Saint-Jean et ceux de l'est de l'Ontario. On connaît mieux maintenant les points d'arrivée du matériel européen et sa diffusion par les routes commerciales : celle de l'Acadie, à définir encore plus précisément ; celle du Saint-Laurent et son histoire tumultueuse ; et l'importante voie d'évitement que constitue la Route du Nord. Le fait que la majorité des objets européens acquis par les Amérindiens durant cette période ont été trouvés dans des sépultures comme mobilier funéraire ou simplement enfouis dans une fosse, commence à nous parler de leur signification dans l'imaginaire collectif des Autochtones. Il en est de même de certains types de perles de verre montrant des préférences individuelles.

Sur le plan méthodologique, les chercheurs s'entendent bien sur l'importance d'identifier le matériel tant européen qu'autochtone : la céramique des Hurons-Wendats et des Iroquoiens du Saint-Laurent ; le matériel européen, en particulier les perles de verre ; de même que le matériel autochtone acquis par des échanges commerciaux, coquillages marins, stéatite, etc. Les études de ces catégories de matériaux sont souvent raffinées par des analyses compositionnelles utilisant des techniques archéométriques. Également sur le plan méthodologique, plusieurs chercheurs proposent des approches plus ciblées, que ce soit sur les maisonnées ou encore sur des sites clefs susceptibles de répondre à des questionnements précis. En cela, je vois déjà un embryon de programme pour des recherches futures. Toutefois, dans une telle éventualité, il ne faudrait pas oublier la nécessité

d'une approche encore plus élargie que celle du présent volume, incorporant les avancées réalisées par les archéologues américains au sud des Grands Lacs, en Nouvelle-Angleterre, sur le littoral de la côte Est – je pense, entre autres, à des travaux de la qualité de ceux de James W. Bradley (1987, 2007) sur les Iroquois. Garder en tête que, du point de vue autochtone, cet immense territoire – qui couvre 3,7 fois celui de la France, soit 2m km² – forme une aire culturelle qui inclut le bassin hydrographique des Grands Lacs et s'étend sur la côte Est jusqu'aux confins des

Carolines où l'influence des conquistadors espagnols s'est fait sentir au XVI^e siècle (Sallmann 2016).

Marcel Moussette,
archéologue

Ouvrages cités

BRADLEY, James W., 1987 : *Evolution of the Onondaga Iroquois: Accommodating Change, 1500-1655*. Syracuse University Press, Syracuse.

—, 2007 : *Before Albany: An Archaeology of Native-Dutch Relations in the Capital Region, 1600-1664*. New York State Museum Bulletin, n° 509. New York State Education Department, Albany.

HUBERT, Claude, et Rémi SAVARD, 2006 : *Algonquins de Trois-Rivières: l'oral au secours de l'écrit, 1600-2005*. Recherches amérindiennes au Québec, Montréal.

MOUSSETTE, Marcel, 2005 : « Un univers sous tension : les nations amérindiennes du Nord-Est de l'Amérique du Nord au XVI^e siècle ». *Les Cahiers des Dix* 59 : 149-177.

NADON, Pierre, 2004 : *La baie du Grand Pabos: une seigneurie gaspésienne en Nouvelle-France au XVIII^e siècle*. Coll. Mémoires de recherche, n° 1. Association des archéologues du Québec, Québec.

SALLMANN, Jean-Michel, 2016 : *Indiens et conquistadores en Amérique du Nord: vers un autre Eldorado*. Payot et Rivages, Paris.